

ON LIT DANS L'AKHBAR...

Coulommiers. — Typ. A. MOUSSIN et Ca. UNSINGER.

84180

1

ON LIT DANS L'AKHBAR...

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. AMÉDÉE DE JALLAIS ET WILLIAM BUSNACH

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre
des Folies-Marigny, le 17 octobre 1864.



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS.

1864

Tous droits réservés.

Personnages :

BARBISON, fermier	MM. CAILLAT.
RUPIN, garçon de ferme	GATINAIS.
DENISE, } servantes de Barbison.	M ^{lles} M. BARIOL.
NICOLE, }	SATICQ.

La scène se passe de nos jours aux environs de Mâcon.

ON LIT DANS L'AKHBAR...

Le théâtre représente une salle de ferme. — Porte au fond, portes latérales. — Un bahut à droite, une fenêtre à gauche. — Au premier plan, à gauche une table. Des escabeaux et des chaises. — Une horloge.

SCÈNE PREMIÈRE

RUPIN, puis NICOLE.

(Au lever du rideau, Rupin est assis à la table, en train de travailler. Il a une plume d'oie à la main.)

RUPIN.

Deux et trois... sept! sept et quatre... douze! je pose douze, et je retiens...

NICOLE, parlant à la cantonnade.

Eh! bien, c'est bon, m'sieu... on y va! (Entrant.) Est-il brutal, donc! (À Rupin.) Tiens! c'est toi... Rupin! ça va bien à c'matin, mon p'tit Rupin!

RUPIN.

Très-bien, ma p'tite Nico'e... (Reprenant son travail.) Nous disons donc que je pose douze, et que je retiens... Dis donc,

Nicole, dans douze, tu ne pourrais pas me dire un peu ce que je retiens?

NICOLE.

Dans douze?

RUPIN.

Oui... Douze. — (Épelant.) D. O. U. X. E. — Douze.

NICOLE.

Attends-donc... Dans douze moi je retiendrais tout, mais j'suis pas calculatrice... Les chiffres, ça ne m'dit rien..

RUPIN.

Moi, j'suis t'assez fort... c'qui me gêne seulement un peu, c'est c'qu'on retient et cependant l'arithmétique c'est mon araignée!

Air de l'Artiste.

J'aime assez à m'ebattre
 Dans c' tart où j' suis peu neuf;
 Je sais que sept et quatre
 Ça n'fait pas loin de neuf!
 La soustraction m'arrange
 Et l'addition m' convient,
 Mais j' peux pas c'est étrange,
 Retenir ce qu'on r'tient.
 Dans c'te regl', c'est étrange,
 Je ne r'tiens pas c' qu'on r'tient!

NICOLE.

Mais quequ'tu fais donc là?

RUPIN.

J'fais les comptes de fourrage de la ferme... c'est not' maître qui m'a chargé de ça! Il est si avaricieux qu'il dit que ça n'est pas possible que les bêtes mangent autant de fourrage... Et il me m'nace de m'envoyer si le foin va aussi vite... On dirait que c'est moi qui le mange!

NICOLE.

Dam... p'tet bien! T'es si gourmand!

RUPIN, riant.

Ah, ah, ah! grosse malicieuse, va! (A part.) Elle est vrai-

ment très-avenante, Nicole... ça f'rait une rude femme tout d'même! Et étoffée... faut voir! (A Nicole.) Dis donc, ma p'tit' Nicole.

NICOLE.

Tais toi... v'là M. Barbison qui vient par ici... (Elle fait semblant de ranger dans le bahut.)

SCÈNE II

BARBISON, RUPIN, NICOLE.

BARBISON, entrant par le fond et s'adressant à Nicole.

Qu'est-ce que vous faites encore là à bavarder, vous, au lieu d'être à vot' ouvrage... Ah! comme on est servi à présent, mon bon Dieu! Un tas de fainéants, qui vous mangent le plus clair de vot' pauvre bien...

NICOLE.

Mais, m'sieu...

BARBISON.

Allons, silence! allez-vous en un peu voir à la basse cour si les dindons ont c'qu'il leur faut...

NICOLE.

Oui m'sieu. (Revenant.) j'vas voir les dindons. Et vous n'avez besoin de rien, vous! m'sieu!

BARBISON.

P'tite malhonnête... a c'te basse cour, donc... vous mériteriez d'y rester!

NICOLE, à part.

Est-il gracieux... Fi, le vilain homme! (Elle lui fait un signe de menace et sort.)

SCÈNE III

RUPIN, BARBISON.

(Dès l'entrée de Barbison, Rupin s'est remis à son addition.)

RUPIN.

Je pose donc douze. Jusque-là, ça va bien, mais c'est après!

BARBISON.

Qu'est-ce que tu fais là, toi...

RUPIN.

Moi... je fais les comptes, comme vous me l'avez dit...

BARBISON.

Est-ce bientôt fini...

RUPIN.

Pas encore tout-à-fait... Parce que voyez-vous, moi, si j'sais compter c'est par un effort d'intelligence comme qui dirait surhumain, parce que j'ai jamais appris...

BARBISON, regardant les papiers.

Ça s'voit... N'y a encore rien de fait.

RUPIN.

Comment ça, rien de fait... j'ai déjà posé douze! seulement c'qui me gêne c'est les retenues... si j'avais tant seulement quelqu'un tout près de moi qui s'chargerait de retenir, eh bien ça irait tout seul!

BARBISON.

Allons, c'est bien, je ferai ça moi-même... comme toujours! ah! je suis décidément trop bon! (A Rupin.) Ah! et le journal que le père Godaichart ne m'a pas envoyé hier... as-tu pensé à aller le prendre...

RUPIN, le tirant de son bonnet.

Le journal... le v'là, m'sieu! j'l'ons mis dans mon bonnet pour qu'il n'ait pas trop chaud et qu' les nouvelles soient plus fraîches!

BARBISON.

P't-être bien que tu l'avais depuis hier... et tu te seras amusé à le lire, au lieu de me le donner...

RUPIN.

Moi... non, m'sieu!... même que l' père Godanchart, l'aubergiste du *Lapin qui se rebiffe*, qui vous le prête tous les soirs, m'a dit c' matin qu'il était excessivement intéressant et que c'était pour ça qu'il ne vous l'avait pas envoyé!

BARBISON.

Allons, c'est bon... Débarrasse-moi un peu le plancher, et va t'en voir où c' qu'est cette paresseuse de Denise... je ne l'ai pas encore aperçue. Elle doit être aussi à baguenauder, comme sa cousine Nicole... Ah!... comme je devrais vous flanquer tout ce monde-là dehors... si j' n'étais pas si bon!

RUPIN, en sortant.

En v'là un qu'on peut dire qu'il a le caractère égal, par exemple! toujours de mauvaise humeur!

BARBISON.

Eh bien... tu es encore là?... (Rupin, sans rien répondre, se sauve à toutes jambes.)

SCÈNE IV

BARBISON, seul.

Voyons donc c' qu'il y a de si intéressant dans c' journal-là... Faits divers. Voyons ça... « On écrit de Châtellerauld :
« Une découverte des plus étranges vient d'être faite dans
« notre ville, à l'hôtel du *Cheval couronné*. Une caisse abandonnée, on ne sait par qui, a été ouverte hier matin, et l'on
« y a trouvé le cadavre d'un homme coupé en plus de dix-sept morceaux. Les soins qu'on lui a prodigués pour le rappeler à la vie ont été malheureusement infructueux. On ignore
« si cette mort est le résultat d'un suicide. La justice informe... » (S'interrompant) C'est drôle, ces papiers!.. y a m'sieu le maire qui nous parle toujours des *formes* de la justice, et on

met dans les journaux : La justice *informe*... C'est égal ! c'est tout d' même ben intéressant ! (Continuant.)

« On lit dans *L'Akhbar*... » (S'interrompant) «... » *L'Akhbar*... Qu'est-ce que ça peut-bien être *L'Akhbar*... *L'Akhbar*... (Lisant) « Il vient de mourir dans les environs de Constantine un Français qui avait amassé une fortune de plus de cent mille francs. On ignore le véritable nom du défunt, qu'on ne connaissait que sous celui d'Abdalah... Sa fortune revient toute entière à une personne de sa famille qu'il affectionnait vivement. Nous croyons savoir de source certaine que cet Abdalah n'était autre qu'un certain Morisseau, paysan des environs de la Normandie. » (S'interrompant.) Y a-t-il des gens qu'ont de la chance, tout d' même ! dire qu'à c't' heure-ci il y a quelqu' mauvais sujet sans doute qu'est en train d'hériter de cette fortune-là... Cent mille francs ! c'est que c'est un joli lopin, ça...

Air du *Beau Nicolas*.

Ah ! si j'avais cet héritage,
J'achèterais tout le pays :
D'abord les champs au vieux Sauvage,
Et les navets au gros Jean-Louis,
J'aurais les prés des deux Borgnottes,
Les luzern's que l'on voit là-bas...
J'deviendrais l' marquis d' Carabas,
Et puis j' mettrais plusieurs bottes
D' foin dans mes bottes.

On dirait dans tout le canton :
T'nez !... le vlà, monsieur Barbison,
L' beau fermier qu'est riche à million.

Ah ! ah ! ah !

Que n'ai-je tout ça
Si j' possédais c' héritage là !
Tout le monde de dépit, oui-da,

Crèverait en m' voyant riche comme ça.

Ah ! ah ! ah !

C'est vexant oui dà
De n' pas hériter de c' bien-là !

Ah ! c'est c' bête de journal qui m' donne de ces idées-là.
(Il le jette sur la table avec colère.)

SCÈNE V

BARBISON, DENISE.

DENISE, elle tient caché quelque chose sous son tablier.
M'sieu Barbison...

BARBISON.

Ah! vous voilà, Denise... c'est heureux. Où donc étiez-vous depuis ce matin?

DENISE.

Où j'étais... m'sieu... où j'étais...

BARBISON.

Allons, voyons, répondez-moi...

DENISE.

J'vas vous dire, m'sieu Barbison... C'est que aujourd'hui je m'suis levée en même temps que le coq...

BARBISON.

En v'là une raison...

DENISE.

Et que dès l'aurore, je suis allée dans la prairie, et j'ai cueilli les plus belles fleurs que j'ai pu trouver...

BARBISON.

Et c'est pour ça...

DENISE.

Vous n'avez donc pas regardé *l'almanach* aujourd'hui, m'sieu Barbison?

BARBISON.

L'almanach... pourquoi faire?...

DENISE.

Dame! pour y voir que c'est la Saint-Claude, qu'est vot' patron, et que (Montrant un bouquet), je vous demande la permission de vous la souhaiter bonne et heureuse, not' maître.
(Elle l'embrasse).

BARBISON, embrassant.

C'est velouté... c'est comme des pêches ou de la reine-Claude.

DENISE.

Non... m'sieu! c'est des coquelicots.

Air : Ronde du violoneux.

Ce matin, avec l'aurore,

Le p'tit jour m' dit sans façon :

Paresseus'! tu dors encore,

C'est la fête du patron!

Va t'en courir la campagne,

A, a, agne, agne,

Vas cueillir un beau bouquet

D' coqu'licot ou de bluët,

A ton patron c'te fleur plait!...

Et j'ai couru par toute la montagne

Pour ramasser, not' maîtr', ce biau bouquet.

Acceptez-le; mon vœu, qui l'accompagne,

Est qu' vous viviez aussi vieux q' not' perroquet.

REPRISE ENSEMBLE

Elle a couru {
Et j'ai couru { par toute la montagne, etc., etc.

BARBISON.

C'est gentil tout plein, ça, Denise, et je n' t'en voulons plus! Et même, puisque c'est ma fête, je veux dorénavant qu'on s'amuse ici... Je défoncerai ma plus vieille futaille, et je ferai venir les violons...

DENISE.

Ah! quel bonheur!...

BARBISON.

Oui... certainement! à partir de l'année prochaine, parce-que, pour aujourd'hui, c'est trop tard! Mais c'est égal, je te remercie bien, ma p'tite Denise... Allons, va, mon enfant, va.. Faut pas qu' ça t'empêche de faire ton ouvrage, faut même travailler davantage, pour célébrer la Saint-Claude; les

jours de fête on devrait travailler double... C'est mon principe.

DENISE.

J'vas aider Nicole, m'sieu Barbison.

BARBISON.

Bonjour, Denise, bonjour...

ENSEMBLE

Air : Eh ! allez donc.

Va, mon enfant,

Va travailler gaiement ;

Car pour la jeunesse.

L' travail, c'est l'ivresse ;

Va promptement

Travailler, mon enfant ;

Car, en vérité,

C'est la félicité,

Le travail, pour tous, c'est la félicité.

REPRISE

Va, mon enfant.

Je vais vraiment, etc., etc.

SCÈNE VI

BARBISON, RUPIN.

(Rupin entre au moment où Denise vient de sortir. Il la regarde à la porte.)

RUPIN.

Elle n'est tout d' même pas piquée des hannelons. c'te petite Denise... Ça f'rait aussi une rude femme, ça !... Elle est aussi étoffée que Nicole, pour le moins.... Ah ! elles n'étaient pas derrière la porte, le jour où l'on a distribué l'embonpoint,

ces deux-là ! y a pas à dire... faut décidément que je m' décide,
(A Barbison, qui a repris la lecture du journal) M' sieu Barbison...

BARBISON.

Qu'est ce qu'il y a encore?... Ah! c'est toi, Rupin... Tu viens aussi m'apporter ton bouquet... Eh bien, c'est bon, mon garçon, je te remercie, mets-le là sur la table...

RUPIN.

Mon bouquet!... Quel bouquet? ousque vous voyez un bouquet ?

BARBISON.

Allons, tu n'es pas comme Denise, toi, tu ne t'es pas levé matin pour ça...

RUPIN.

Ah! je devine... C'est aujourd'hui vot' fête... Faut-il qu' j'aie pas de *sanche*. Imaginez-vous, not' maître, que depuis plus d'un mois j' *carcule* pour savoir quel jour juste que ça va être... j'avais trouvé qu' ça tombait vendredi en huit... C'est encore ces gueuses de retenues qui m'ont fourré dedans!

BARBISON.

Ça ne fait rien... et je te remercie de l'intention....

RUPIN.

Au fait, je suis tout d' même bien content que ça soit aujourd'hui vot' fête... parce que ces jours-là on est mieux disposé et que j'ai quelque chose à vous demander..

BARBISON.

A moi?.. Je n'ai pas le temps...

RUPIN.

Rassurez-vous, ça n' vous coûtera rien...

BARBISON.

Alors, je t'écoute, Rupin..

RUPIN.

M'sieu Barbison... vous êtes mon maître; or, un maître, voyez-vous... c'est comme qui dirait un père...

BARBISON.

C'est-à-dire...

RUPIN.

Qu'est-c' qu' ça vous fait?... Laissez moi vous regarder comme un père... Ça ne vous coûtera encore rien... Or donc je viens vous dire : J'aurai vingt-trois ans aux concombres... je suis jeune... je suis fort... je suis beau... je suis exspirituel.. j'ai donc tout ce qu'il faut pour faire un bon mari... j' veux m' marier...

BARBISON.

Te marier, toi!... avec qui?

RUPIN.

Mais avec une femme, donc... Croyez-vous que j' ne ferai pas bien?

BARBISON, à part.

Oh! les noces, j'aime pas bien ça... faut toujours faire quelque petit cadeau... (Haut.) Eh bien, franchement...

RUPIN.

Attendez... faut vous dire que j' veux vous d'mander conseil, mais que je suis parfaitement décidé...

BARBISON.

Qu'est-ce que tu viens me chanter, alors l...

RUPIN.

Je ne viens pas vous chanter, j'ai pas d' voix. Je viens vous prier de lire dans mon cœur... Le jour de vot' fête vous n' pouvez pas me refuser de lire dans mon cœur... Tenez, j' vas vous l'ouvrir...

BARBISON.

Mais va donc, Rupin... parle donc l.

RUPIN.

Eh bien, alors, j' vas vous narrer mon mystère...

Air : notre auteur, dans un doux songe.

1.

Faut vous dire qu' y a deux jeunesses
Qu'ont toutes deux mon amour,
J'leur y donne tout' mes tendresses,
Et ça chacune à leur tour !

L'une est blonde, l'autre est brune,
 Et tout'deux, mon maître, ont d'ça !
 Ni l'un'ni l'autr' n'a d' fortune...
 Toutes deux ressemblent à la lune.
 Qui qu'il faut que j'épouse, oui-da ?
 Cher patron, dites moi ça...

BARBISON.

2.

Dam ! la chose n'est pas facile.
 Pour qui que parle ton cœur ?
 Ce renseignement m'est utile
 Pour que je fix'ton bonheur !
 Aimes-tu les femmes grasses ?
 Tu ne peux pas tomber mieux.
 A qui qu' tu trouv' le plus d' grâce ?
 Vois ce qu'il faut que tu fasses,
 Pès' ça, puis vois c' que tu veux.
 Est-c' la plus lourde des deux ?

BARBISON.

Ah ! mon gaillard ! tu aimes nos deux servantes !

RUPIN.

Parbleu ! Croyez-vous pas que c'étaient les filles du sous-préfet !

BARBISON.

Enfin... tu ne peux pas les épouser toutes les deux !

RUPIN.

La loi s'y oppose... Je le regrette, parce que ça ferait cesser mes incertitudes... mais ça ne se peut... c'est ce qui fait que je viens à vous pour que vous me disiez laquelle des deux vous croyez la plus propre... à faire mon bonheur.

BARBISON.

Comment diable veux-tu...

RUPIN.

Dame ! comme vous êtes bien éducationné, je suppose que vous pouvez lire dans les sentiments intrinsèques de ma passion...

BARBISON.

Dame ! mon garçon, les connais-tu un peu ?...

RUPIN.

Depuis ma jeunesse la plus tendre j'éprouve pour elles comme qui dirait une affection très-affectueuse... Nous sommes du même pays... C'est des Normandes, et moi je suis Picard !

BARBISON.

Tu m'as déjà conté ça... et puis après ?...

RUPIN.

Et jamais elles n'auraient quitté le pays, allez... sans un tas d'malheurs... Restées orphelines à l'âge le plus tendre... Oui not' maître, quand elles vinrent au monde, y avait déjà deux ans que leurs pères et mères étaient defunts, il ne leur restait qu'un oncle, qu'est disparu sans jamais offrir de ses nouvelles...

BARBISON.

Qu'est ce que tu me racontes là...

RUPIN.

Eh bien, oui... leur oncle qui a quitté Bayeux il y a six ans avec un cousin à moi... et que jamais plus on n'en a entendu parler... Alors, elles sont parties, et moi avec...

BARBISON.

Et cet oncle... s'appelait ?...

RUPIN.

Tiens !... ça vous intéresse, c't' histoire-là... C'est pas étonnant, vous êtes si bon !...

BARBISON, impatient.

Enfin... il s'appelait ? ..

RUPIN.

Jean Morisseau...

BARBISON.

Morisseau !... Tu as dit Morisseau ! Ah ! mais c'est bien ça...

RUPIN.

Quoi, c'est bien ça ?...

BARBISON.

Rien... rien...

RUPIN,

Et enfin, m'sieu Barbison, pour en revenir à mon affaire, j'vous prie de vouloir bien y penser, et que vous m'disiez laquelle...

BARBISON.

Va, va... mon garçon... je verrai, je réfléchirai... je te dirai ça... Morisseau!

RUPIN.

Allons, j'vous laisse. (En s'en allant, il passe près de la table et prend le journal qui s'y trouve... Barbison voit ce geste et s'élance sur lui.)

BARBISON.

Qu'est-ce que tu fais là, malheureux?

RUPIN.

Et bien ! j'prends l'journal pour le rapporter chez le père Godanchart. Vous ne l'avez pas fini?...

BARBISON.

Non... non... Je le reporterai moi-même !

RUPIN.

C'est bon ! (A part en s'en allant.) Qu'est-ce qu'il a... mais qu'est-ce qu'il a donc ! aurait-il été mordu !

SCÈNE VII

BARBISON, seul.

(Dès que Rup'n est parti, il reprend vivement le journal et relit.) Morisseau ! c'est parfaitement ça !... (Haut.) Une personne de sa famille qu'il affectionnait très-vivement... (S'arrêtant.) C'est une des deusses.... bien sûr ! Mais laquelle ! Comment savoir ! c'est qu'il n'y a pas de temps à perdre ! d'un moment à l'autre elles peuvent apprendre... voyons... si je parviens à découvrir quelle est l'héritière, je l'épouse, et je flanque l'autre à Rupin... Ah... je les aperçois toutes deux là-bas... si je les faisais jaser... oui c'est ça... (Appelant.) Hé Denise, Hé Nicole ! Venez donc un brin par ici, mes petioties...

SCÈNE VIII

BARBISON, NICOLE, DENISE.

NICOLE et DENISE, à la cantonnade.

Nous v'la not'maitre...

BARBISON, à part.

Je tiens mon idée ! (Denise et Nicolé entrent en scène.)

DENISE.

Eh bien quoiqu'il y a donc not' maitre...

BARBISON.

Il y a, mes petites chattes qu'il fait un diable de soleil aujourd'hui et qu'il m'semble que vous boirez bien un pichet de bon vin pour vous rafraîchir... Hein ?

NICOLE.

Un pichet d'vin !

DENISE.

On voit bien qu'c'est sa fête....

NICOLE.

Qu'est-ce qu'il a donc....

BARBISON, à Nicole.

Tiens... y en a justement sur le bahut... Là... Venez toutes les deux vous asseoir près de moi... Là... (Ils s'assoient tous les trois.)

NICOLE.

Oui, not' maitre. (Tout en servant.) Sur quel légume qu'il a marché donc pour nous offrir quelque chose !

DENISE.

Vous êtes bien bon, not' maitre... à vot' santé...

NICOLE.

A vot' santé, m'sieu Barbison...

BARBISON.

A la vôtre, mes petites, à la vôtre. Ah ! c'est une bonne boisson tout d'même la piquette...

DENISE.

J'crois qu' vous nous aviez offert du vin !

BARBISON.

Oui... mais j'avais un petit restant de piquette qui devenait sûr, et puis vous d'vez mieux aimer ça, la piquette... Vous ! (A part.) Comme c'est adroit ! (Haut.) Ça vous rappelle vot' village... hein... (Chantonnant.)

Le beau pays qui vous donna le jour !

NICOLE.

Ah ! voilà un département où nous avons été heureuses Denise et moi !

BARBISON.

Est-ce que vous ne l'êtes pas ici, mes petites louloutes... Est-ce que je ne vous traite pas comme mes enfants ?

DENISE.

Oh ! si m'sieu ! vous êtes bon par moment... (A part.) Mais jamais en s'maine.

NICOLE, à part.

En v'la un toupet par exemple !...

BARBISON.

Car enfin, vous n'avez plus de famille, pauv's petiotes...

NICOLE.

Hélas non ! Nous n'avions plus qu'un parent...

DENISE.

Un brave et honnête homme, allez !

NICOLE.

Mais il nous a quittées depuis longtemps déjà, not' pauvre oncle Morisseau !

BARBISON, à part.

Morisseau... C'est décidément ça ! (Haut.) Et vous n'avez plus eu de ses nouvelles...

DENISE.

Jamais... l'pauvre chier homme sera mort sans doute.

NICOLE.

Et il n'aura pas osé nous en faire part, de peur de nous faire du chagrin...

BARBISON, à part.

Elle ne croit pas si bien dire ! (Haut.) Et il vous aimait bien, n'est-ce pas !

NICOLE.

Autant qu'il aimait la soupe aux lentilles...

DENISE.

Nous étions ses seules parentes...

BARBISON.

Et vous n'avez jamais remarqué qu'il y en avait une de vous deux qu'il préférerait un peu, hein...

NICOLE.

Si... attendez donc...

BARBISON, anxieux.

Et c'était...

NICOLE.

C'était... au fait non, ça n'était pas !

BARBISON.

Ah... Alors... vous ne vous êtes pas aperçues...

NICOLE.

Si je m'souviens maintenant que la dernière fois que nous l'avons vu..... Au moment de nous quitter c'est Denise qu'il embrassait le plus fort, j'en fus presque jalouse.

BARBISON, à part.

(C'est Denise, bien sûr ! (Haut.) Ce bon Abdalah !

NICOLE.

Oh ! la la ! quoiqu' vous dites là !

BARBISON.

Rien... rien !

DENISE.

C'est vrai ça, Nicole, mais t'rapelles tu aussi, à la fête de la Saint-Louis c'te belle robe qu'il t'avait achetée avec ça

joli bonnet... Tout son boursicot y avait passé... Et bien j' n'en fus pas jalouse, moi !

NICOLE.

Bonne Denise, va ! (Elle l'embrasse.)

BARBISON, à part.

Une robe et un bonnet... C'est un indice, ça... ça doit être Nicole !

NICOLE.

Air : reste, troupe jolie.

C' qui fait qu'en pesant bien l'affaire,
J' crois qu' c'est D'nis' qu'il aimait pour deux.

DENISE.

Si tu réfléchis bien, ma chère,
Je crois que c'est toi que le pauvr' vieux ,
Là, franchement, aimait le mieux.

NICOLE.

Non c'est toi...

DENISE.

C'est toi, chère amie.

BARBISON, à part.

Il aimait trop-c't imbécil'-là.
Quand on d'vient riche en Algérie,
Faut avoir moins d'affection qu' ça,
Quand on d'vient riche en Algérie.
On tâch' d'avoir moins d' cœur que ça !

NICOLE.

Enfin en cherchant bien, j' crois que l' pauvre cher homme n'avait pas de préférence et qu'il nous aimait également toutes deux ! (Elles se lèvent et rangent les verres et le piche.)

BARBISON.

Ah ! vous croyez que... (A part.) Allons, impossible de rien apprendre ! Si ça n'est pas à jeter sa langue au chat ou au

chien!... J' suis si troublé que je n' sais plus à quel animal on s'adresse pour ça! Dire pourtant qu'une de ces petites vauriennes-là est richissime à c't' heure, et qu'il n'y a pas moyen... Ah! gredin d'Aklbar! comme si il n'aurait pas pu tout de suite...

NICOLE.

Qu'est-ce qu'il a donc à rûminer comme ça, not' maitre?

DENISE.

Il n'a pas l'air dans son écuelle...

BARBISON.

Mais au fait... p't'être bien que dans l' journal d'aujourd'hui... Oh! quelle idée!... (En sortant.) Allons, mes petites chattes, j' vous laisse... j' vas chez... Attendez... je reviens... A tout à l'heure... Nous aurons p't-être bien à causer... (Il se sauve.)

SCÈNE IX

NICOLE, DENISE, puis RUPIN.

NICOLE.

Est-il gentil aujourd'hui, m'sieu Barbison!... S'il était encore en nourrice, j' dirais qu'on nous l'a changé, bien sûr!

DENISE, apercevant son bouquet sur le bahut.

C'est p't-être bien mon bouquet qu'aura fait c' charme-là... Oh! mon pauvre bouquet... je vas le mettre à rafraîchir...

Air : *La ferme et la fermière* (DARCIER.)

1.

Cher bouquet des plus innocents
Aux fleurettes gentilles,
Tu répands ton suave encens
Dans les champs où tu brilles...
Dieu te fit naitre un beau matin
D'un soupir de la brise.

Tu parfumes encor la main
Qui te cueille et te brise.

2.

Puis, dans un vase, ainsi que moi,
Main brutale ou mignonne,
Sans s'occuper de ton emoi,
Tout à coup t'emprisonne.
Tu meurs... on te jette en un coin,
Et chacun te méprise,
Puis tu t'en vas te perdre au loin,
Emporté par la brise.

RUPIN, entrant par le fond.

J' viens de peser bien exactement mes sentiments dans la balance de mon cœur... et je m' suis aperçu que c'est du côté de Nicole que décidément ça pèse d'une bonne livre de plus... Enfin, je ne *tervigesse* plus... j' vas m' déclarer subséquemment ! (Criant.) Mamzelle Nicole !

NICOLE.

Ah ! vous m'avez fait peur... Quoi qu' vous voulez ?...

RUPIN.

Rien !...

NICOLE.

Pourquoi qu' vous beuglez comme ça ?...

RUPIN.

Parce que quand on est décidé à faire une chose comme ça, c'est comme qui dirait quand on veut avaler une médecine. Faut pas trop longtemps regarder la tasse, parce qu'on ne boirait pas ! Aussi, c'est bien décidé... j'avale ! (Recrissant.) Mamzelle Nicole !

NICOLE.

Encore !...

RUPIN.

Toujours... C'te fois ça va éclore. J'aurai vingt-trois ans aux concombres, je suis jeune, je suis fort, je suis beau, j'ai tout ce qu'il me faut pour me marier ! Voulez-vous t'y m'épouser ?...

NICOLE, riant.

T'épouser !

RUPIN.

Par-devant monsieur le maire. J' veux pas d' l'adjoint, il marie mal...

NICOLE.

Qu'est-ce qui te prend?...

RUPIN.

Qu'est-ce qui me prend?... Vous ! si vous voulez... J' n'ai rien... et vot' fortune ressemble à la mienne... Les dots sont donc égales. Je vous aimais depuis longtemps, bien qu'il n'y ait que cinq minutes que je m'en sois aperçu... C'est-y convenu ?

DENISE, riant.

Ah ! bien... tu es pressé, toi, Rupin ! Attends donc que tu grandisses un peu...

RUPIN.

Non... Denise, non ! (A part.) Je ne veux pas regarder la tasse...

NICOLE.

Mon p'tit Rupin... t'es un brave garçon, et je ne dirais p't-être pas non... mais, vois-tu bien, je ne veux pas me séparer de Denise...

DENISE.

Ni moi de Nicole...

RUPIN.

Je regrette de ne pouvoir me conjoindre à toutes deux... mais il parait que ça ne se fait que chez les gens qui ont des turbans sur la tête avec des croissants dessus !

NICOLE.

Quand Denise se mariera, j' verrons.

RUPIN.

J' lui chercherai un joli jeune homme dans mon numéro...

DENISE.

Oh ! ne t'occupe pas de moi, Rupin... c'est pas la peine !...

RUPIN.

Comment ! est-ce que par hasard...

NICOLE.

Eh bêta, t'as donc pas vu le fils au père Trouillard la reluquer le dimanche à la danse ?...

RUPIN.

Allons donc !... (A part.) Bigre ! mais alors j'ai joliment bien fait de choisir Nicole... (Haut.) Eh bien, c'est dit, ma petite Denise, et nous ferons les deux noces à la fois...

NICOLE.

Eh bien tiens, je me décide. T'es vilain comme tout, t'es pas très-spirituel, mais t'es tout d' même assez gentil... Tope là, je serai ta moitié...

RUPIN, à part.

Ça y est ! c'est avalé ! et j'ai regardé la tasse...

Air : Allez-vous-en, gens de la noce.

DENISE et NICOLE.

Marions-nous, soyons précoces.

RUPIN.

Les célibatair's sont des sots.

DENISE et NICOLE.

Plus tôt qu' nous ferons les deux nocés,

RUPIN.

Plus tôt qu' nous aurons des marmots.

D'abord moi, j'en veux un' douzaine,

Entremêlés d' filles et d' garçons,

Noirs, jaun's, roug's, quatr' de chaque façon.

Faut s'y mettre, ou c'est pas la peine

D' connaître la multiplication !

REPRISE EN CHOEUR

Faut s'y mettre, ou c'est pas la peine

D' connaître la multiplication.

(A la fin des couplets on danse sur le refrain. Barbison, furieux, entre par le fond. Il tient un journal à la main.)

SCÈNE X

LES MÊMES, BARBISON.

BARBISON.

Oui, c'est ça !... dansez ! Ah ! il y a bien de quoi danser !
Oh ! ces journaux, on devrait les supprimer tous... ça leur
apprendrait ! En v'là des trompeurs !...

NICOLE.

Après quoi qu' vous en avez, m'sieu Barbison ?...

BARBISON.

Après quoi ?... mais après l'*Akhbar*, donc !...

RUPIN.

L'Acbardon !... Qu'est ce que-c'est que c'te bête-là ?

BARBISON.

La bête, c'est toi !... Tiens... lis plutôt... (Il lui passe le jour-
nal. A part.) A présent... on peut bien leur apprendre... C'est
égal... j' l'ai échappé belle !

RUPIN, lisant.

« On lit dans l'*Akhbar* : Les renseignements qui nous
« étaient parvenus au sujet de l'héritage du sieur Abdalah
« sont en partie erronés. Le personnage que l'on connaissait
« sous le nom d'Abdalah ne se nommait pas, comme nous
« le croyions, Morisseau... »

BARBISON, lui arrachant le journal.

Tu vois !...

RUPIN.

Morisseau !... Il est donc mort... Et riche ?

BARBISON.

Eh non !... puisque ce n'est pas lui...

DENISE et NICOLE.

Not' oncle !...

DENISE.

Not' pauvre oncle... mort !...

BARBISON.

Elles s' désolent... elles s' désolent... Mais vous n'avez donc pas compris... c'est pas lui qu'était riche... c'est pas vous qu'héritez...

NICOLE, pleurant.

C'est donc ça que vous étiez si gracieux c' matin... vous croyiez que not' oncle...

DENISE.

Je m' disais aussi...

BARBISON.

Tiens ! parbleu !

RUPIN.

Pauv' petites ! (Il les embrasse toutes les deux.) C'est comme consolation...

DENISE, pleurant.

Il ne nous restait plus que ce parent-là !

RUPIN, les embrassant toutes deux.

Si ça peut vous calmer, appelez-moi not' oncle ! (Il reprend le journal des mains de Barbison, pousse un cri et s'évanouit dans les bras de Nicole.)

BARBISON.

Eh bien !... qu'est-ce qui lui prend ? (Les deux femmes entourent Rupin.)

RUPIN, évanoui.

Jetez-moi du vinaigre, de l'huile, du sel et du poivre, ça me fera revenir... y en a sur la planche...

DENISE.

Voilà toujours le moutardier.

BARBISON.

Qu'est-ce qui l'a donc émotionné comme ça ? (Il reprend le journal.) « Le véritable nom du défunt était Lastrouillard... »

RUPIN, revenant à lui et reprenant le journal des mains de Barbison.
Il embrasse le journal.

Lastrouillard !... Je suis un Lastrouillard ! Celui qui est mort, c'est le Lastrouillard qu'était parti avec l'oncle Morisseau... c'est lui qui a fait fortune !... Ah ! pauvre cher homme !...

En voilà un que je pleurerai demain matin... parce qu'aujourd'hui, vraiment, j' n'en ai pas la force... Cent mille francs!...

BARBISON.

Comment!... c'est toi?...

RUPIN.

Parbleu! vous n'avez pas tout lu... (Continuant sa lecture.)
« Et celui qui hérite est un cousin nommé Babylas Rupin. »
(Se tapant sur l'estomac.) Moi Babylas, moi Rupin, moi Lastrouillard par les femmes! Croyez-vous qu'il m'aimait, ce brave cousin!

DENISE.

Ah! ben, ça m' console un peu, monsieur Rupin, parce que vous avez un bon cœur, vous!

RUPIN.

Un bon cœur... mais j'en ai deux, de bons cœurs, puisque je vous aime, vous et Nicole...

BARBISON, à part.

Quand j' disais qu' c'était quelque mauvais sujet... (Haut, à Rupin.) Ce bon petit Rupin... Ah! ça fait plaisir de voir la fortune arriver à de braves garçons comme toi!

RUPIN.

Merci... not' maître! Tiens... j' suis bête... mais à présent j' n'ai plus de maître!

BARBISON.

Non... plus rien qu'un ami! (Il lui tend la main.)

RUPIN.

Ah! permettez... permettez... Les maîtres on les prend comme ça s' trouve, mais les amis, on les choisit!... j'ai mieux qu' vous!...

BARBISON.

C'est bien ça... déjà ingrat! (Pendant la conversation des deux hommes, Nicole et Denise sont restées assises à gauche du théâtre et causent à voix basse. — Rupin s'avance vers Nicole.)

Air de L'âme en peine.

RUPIN.

Mam'zelle Nicole... je vous ai dit : J' vous aime,
Et vous m'avez répondu : Topez là !
J' suis rich' maint'nant, voulez-vous d' moi tout d' même ?
Ah ! n'allez pas me refuser... oui-da !
Cert's ! ma fortune est des plus conséquentes,
Mais qu'est-ce donc auprès de vos attraits ! (*bis*)
J' pourrais encor hériter de quinze tantes...
Qu' tout ça n' f'rait pas, Nicole, que j' vous vaudrais !
Oui, la fortune de cinquante oncl' ou tantes
Ne vaudrait pas un seul de vos attraits !

BARBISON.

C' que c'est qu' la fortune pourtant ! v'là c't imbécile qu'est
spirituel à c' t' heure...

NICOLE, pleurant.

Ah ! vous êtes un brave cœur... et j'accepte... pour moi...
et pour Denise...

RUPIN.

Parbleu !... je m' charge de sa dot, allez !

DENISE.

Bien vrai... Rupin ? (Pleurant.) Ah ! c'est gentil à vous, ça.

RUPIN, pleurant.

Voulez-vous bien ne pas pleurer !... V'là qu' ça m' gagne...
(Il pousse des hurlements.)

BARBISON.

Eh bien, dites donc, quand vous aurez fini de brailler comme
ça... vous allez abîmer les meubles !

RUPIN.

Brailler ! voilà comment il appelle les larmes qu'on accorde
à un oncle justement regretté... et d'ailleurs, vos meubles, on
vous les remplacera si on vous les abîme, vos meubles... on
vous les payera, vos meubles. (Il bouscule tout.) Tiens, pendant
qu' j'y suis... (Il ouvre le bahut et prend les assiettes qu'il jette par

la fenêtre.) En v'là des assiettes qui m'ont embêté à laver d'puis trois ans, j' leur y donne la liberté...

BARBISON.

Rupin!... sapristi... Rupin!

RUPIN.

Eh bien, quoi?... On te les payera, tes assiettes... et ton mobilier, et ta ferme. Tiens, au fait! veux-tu me la vendre, ta ferme?...

BARBISON.

Mais certainement, mon p'tit Rupin...

RUPIN.

Eh bien... c'est dit! je ne l'achète pas, ta ferme!... Elle est trop vieille et trop mal bâtie, ta ferme.

BARBISON.

Mais vous êtes donc une girouette?

RUPIN.

Je suis ce que je suis, j'ai de la fortune, et si demain je voulais être conducteur d'omnibus je le serais. Allons, Denise, allons, Nicole, en route pour chez m'sieu l' notaire... et dépêchons-nous de faire nos adieux à not' ex-maitre...

BARBISON.

Je vous en dispense, tas de *feignants*!...

RUPIN.

Feignants!... nous! Nous allons nous éreinter à dire du mal de vous.

Air : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

NICOLE.

Et maintenant, vite en voyage,
Mes bons amis, mettons-nous tous.

NICOLE, à Barbison.

Allons, apaisez votre rage.

BARBISON.

Filez vite chacun chez vous!

DENISE, au public.

De notre hymen un peu précoce,
Messieurs, faites-vous les échos,
Et, prodiges vraiment nouveaux,
Vous nous verrez tous à la noce,
Si vous nous donnez des bravos !

TOUS.

Pour que chacun soit à la noce,
Messieurs, donnez-nous des bravos..

(Le rideau baisse.)

FIN